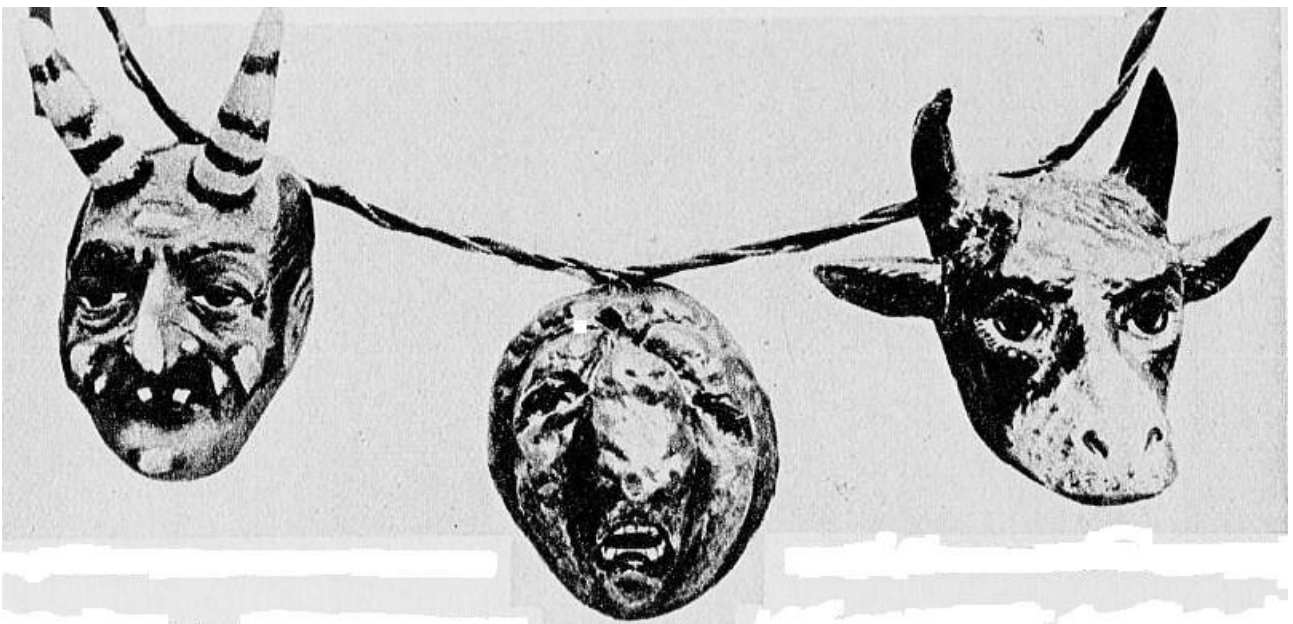


Camille Contrais

Le Soviet des Morts



**Onze à dix-huit-poèmes, contes ou récits de rêves
du Groupe Surréaliste du Radeau**

Les Presses du Radeau

15 août 2025

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : masques de Carnaval en carton-pâte fabriqués à Paris, *Almanach illustré du petit parisien*, 1922

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Avant-propos :

Dans sa plaquette *Soleil sur les ours blancs !* (les Presses du Radeau, 2025), dans ses solos poétiques adjoints à un cadavre exquis à huit mains, le Groupe Surréaliste du Radeau, de son pseudonyme collectif de Camille Contrais, s'est efforcé de diversifier ses modes d'écriture poétique au-delà de l'écriture automatique. Dans ces poèmes dont le nombre variait une fois de plus suivant qu'on compte pour uns ou multiples ceux divisés en laisses, un texte comme *Une découverte exceptionnelle* se trouvait un peu à mi-chemin du conte et de l'écriture automatique, tandis que d'autres poèmes n'étaient autres que des récits de rêves, mais signés collectivement Camille Contrais et non attribués individuellement comme il a été fait, bien que sous pseudonyme, dans les récoltes et compilations oniriques, travail paradoxalement plus individualiste, de la poétesse Iris Jouanne (*Vieille ou Nouvelle Aventure*, les Presses du Radeau, 2024 ; *Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?* ibidem, 2025). Ces textes peuvent faire échos à d'autres encore dans un autre genre, à mi-chemin du récit de rêve et du conte fantastique, signés individuellement d'Iris Jouanne pour son trio de musique lo-fi la Mangrove aux Méduses (*Le Froid printemps des dragons*, les Presses du Radeau, 2022), référence en rien gratuite ni vouée à

l'auto-promo comme vous pourrez vous en rendre compte dans la postface du présent volume.

Du nombre une nouvelle fois variable de poèmes qui vont suivre, le premier et ses deux laisses évoqueront sans doute aux connaisseurs *Une découverte exceptionnelle*. Tous les suivants sans exception relèvent du récit de rêve. Ces nouveaux rêves tendront davantage vers le cauchemar, pour la plaquette la plus sombre à ce jour des Presses du Radeau, bien qu'encore capable, espérons-le, de procurer de grands éclats de rire.

Voilà pour la formule d'avertissement millénaire qu'on appelle communément aujourd'hui *trigger warning*.

Deux brèves scientifiques, *Libération*, 14 avril 1991

I

Un étudiant bruxellois du nom d'Olive Olivier enquête depuis des années, parmi les tablettes sumériennes de Knokke-Le-Zoute, sur les livres de compte d'orties et de morue salée en baril, voire de merlan fumé pour le rude hiver Eskimo, d'un obscur Comte des digues de l'Escaut qui vécut et tint son journal sur papier de soie chinois au dix-huitième siècle avant le lapin de lune, au temps d'Uruk-du-Bois-Clair après la chute d'Assurbanipal-sur-Seine. Ses professeurs lui ont soutenu qu'ils n'arriverait à rien du fait de ses faibles connaissances historiques, et l'ont dirigé vers une obscure bibliothèque universitaire de Lille-Bruxelles. Mais la secrétaire de la bibliothèque ne lui fut pas d'une grande aide : elle ne put que lui montrer un oranger dans la cour du bâtiment, sans être capable de proférer aucun son, tandis que deux moustiques décrivaient un huit céleste autour d'elle.

II

C'est à grand bruit que le Professeur Armand Cabuchon a présenté à la foire forestière de Paris rasée par les bombes son tout nouveau modèle de dynamo. Branchée sur la prise de l'arc-en-ciel, la machine procure toute l'énergie nécessaire à la croissance des blés sauvages et des endives fleuries. L'invention a été applaudie jusqu'au délire par toutes les actinies et les éponges sanguines de la galerie sous-marine où se célèbre le Nouvel-An des hirondelles de mer et de leurs nièces oursins verts. Dooit, Herr Professor !

Mécanique du rêve

Une boîte de nuit en folie, une foule danse sous les lasers, les stroboscopes et les lattes en miroir du plafond. Deux personnes ressentent le besoin de s'isoler dans leur conversation : ce doit être parce que leurs costumes de super-héros, collants et cagoules, ne sont pas des habits de fête mais bien ceux de leur profession, et qu'ils sont en mission.

Ils passent une porte sans battant mais qu'aucun fêtard n'a franchie ni même semblé avoir remarquée : de l'autre côté, la pièce sans fenêtre, à peu près aussi vaste que la salle de danse, est vide. Les deux justiciers s'abîment dans la contemplation d'un objet bizarre posé sur un meuble haut et étroit ou une colonnette tout au fond de la salle.

D'une couleur jaune vif, il ressemble un vieux téléphone à cadran, mais du sommet, là où devrait se raccrocher la combiné, à la place partent deux gros ressorts courbés, fixés ensemble en croix et dont chacun se termine par un gant de boxe ; de sorte que l'appareil boxe le vide de gauche à droite en un mouvement perpétuel.

Trois rêves entre cimes et abîmes ou entre terre, mer et ciel

I

Une étrange structure suspendue sans le moindre support en l'air, en plein milieu d'un ciel crépusculaire, à une hauteur tellement inconcevable qu'on n'aperçoit rien de la terre : l'en-bas semble un autre ciel. On n'est pourtant pas dans l'espace et des humains peuvent respirer à cette altitude.

Cette structure est un assemblage en carré de quatre passerelles faites elles-mêmes, sol et rambardes, du même matériau : un épais tapis teint de volutes brunes et noires. Une foule de personnages, que des hommes, qui me semblent les artistes martiaux de quelque école asiatique, courent sans s'arrêter, dans les deux sens ou dans un seul, je ne saurais plus dire, sur cette passerelle qui tremble sous leur pas, et peut-être aussi dans le vent qui souffle très fort à cette altitude, mais elle tient bon.

II

Rêve pop : un voyage d'un Capitaine Nemo très apocryphe, puisqu'il s'agit de celui d'un dessin animé un peu oublié des années quatre-vingt-dix, *Vingt-mille lieues dans l'espace*. C'est pourquoi Nemo accomplit son voyage en compagnie de la belle Dalila, coéquipière que le dessin animé a ajouté sur le pont d'un *Nautilus* spatial.

À huit ans cette transposition *space opera* n'a éveillé en moi aucun intérêt pour l'univers de Jules Verne, ni *Vingt-mille lieues sous les mers*, ni *Voyage au cente de la terre*, ni au-delà de Verne pour le roman populaire du dix-neuvième, début vingtième siècles, avant comme bien après ce rêve. Celui-ci représente d'autant une interruption curieuse dans une consommation télévisuelle passive.

Car le voyage est souterrain : le couple descend jusqu'au cœur de la terre dans une machine qui n'est rien d'autre qu'un ascenseur, aux formes rondes ou ovoïdes comme un bathyscaphe ou un OVNI, de dimension juste assez large pour contenir une petite chambre de bord pour le couple (ce qui pourrait être les proportions du wagon-obus du diptyque lunaire de Verne, mais je ne crois pas avoir cette référence en tête).

Je suis dans l'intimé du couple voyageur, que je vois s'embrasser dans le secret de son vaisseau, et c'est très troublant.

Le vaisseau-ascenseur arrive à destination : une cité souterraine, éclairée inexplicablement dans la nuit cavernicole (par des becs de gaz ?) et bâtie dans l'architecture du dix-neuvième, début vingtième siècles. Sur la place ronde et pavée, autour d'une fontaine vaste et circulaire, et sur laquelle s'est arrêté le vaisseau-ascenseur, se promènent des messieurs en redingotes, hauts-de-formes et monocles, des personnages louches, en chapeau mou, des prostituées peut-être, sont assis sur la margelle de la fontaine.

III

Un bathyscaphe étrange vient de sortir des mains de son inventeur et s'apprête à partir en expédition au fond des mers. En forme de bulbe végétal, tout en cuivre ou en fonte, ceinturé d'une rangée de hublots, il est surélevé sur des tréteaux dans un bois clairsemé et herbeux, à une bonne dizaine de mètres de la berge escarpée, semblable à celle d'une petite rivière ou d'un étang, de la mer, une distance suffisante pour qu'on s'interroge sur la façon dont il peut être plongé au sein des eaux. En fait c'est la mer qui monte à lui : je la vois en coupe, transparente comme un petit ruisseau malgré les vaguelettes qui marquent sa grande agitation, arriver à mi-hublot, le moment pile où le rêve prend fin.

Cauchemar dont on rit très jeune

Nous sommes en voiture avec ma mère et l'une de ses plus proches amies, engagés un jour gris dans une banlieue HLM sinistre. La voiture s'engage dans une allée étroite entre les hauts grillages métalliques entourant deux barres d'immeubles.

Nous sommes ralentis par un inquiétant robot qui nous précède. Assorti qu'il est à cette banlieue miteuse, je ne saurais mieux le décrire que comme une authentique poubelle métallique vieux modèle, en forme de cône tronqué, inversé et creusé de cannelures, se déplaçant sur une seule petite roue à rayon. Ses bras, longs tentacules métalliques et articulés, terminés par de vraies mains gantées, rappellent un célèbre personnage de dessin aimé, mais ce robot est moins sympathique. Il se retourne, nous fixe de ses yeux méchants, brillant comme deux veilleuses orangées à travers une fente sous ce que je ne saurais appeler autrement que le couvercle de la poubelle, et nous harangue, nous insulte sans doute, dans une sorte de cancanement électronique inarticulé, bien audible à une dizaine de mètres de distance. Puis ses bras s'allongent, s'allongent, traversent comme par magie le pare-brise, et ses mains viennent me chatouiller sur la banquette arrière.

À mon âge c'est encore un affreux cauchemar.

Je crois l'avoir recroisé, la même nuit ou bien des semaines, des mois, des années plus tard à l'échelle de l'enfance.

Nous marchons avec mes parents vers une espèce de hangar, à travers un pré pelé sous un ciel gris, une morne plaine nordiste ou belge. Nous laissons curieusement à quelque distance sur notre droite, derrière la clôture de barbelés du pré, à mi-chemin d'un bois, le ruban d'asphalte d'une petite route rurale. Mon père montre du doigt un camion qui roule au pas sur cette route dans la direction de notre marche. Jaune vif, sans aucun aérodynamisme, largement ouvert, il ressemble à un tracteur, ou à un gros jouet de tracteur. Bien qu'il soit dépourvu de vitres et de portières, et ne soit pas si éloigné de nous, on n'en voit pas le conducteur.

Il s'emboutit dans je ne sais quoi, et on entend alors le conducteur invisible jurer dans ce cancanement électronique inarticulé qui me rappelle de si mauvais souvenir.

Deux rêves documentaires

I

Un réalisateur américain qui a tout du style de Spielberg, casquette, lunettes, collier de barbe, a filmé non pas des dinosaures en images de synthèse mais, dans un vrai film documentaire, un authentique spécimen contemporain d'ultrasaure, l'un des plus grands sauropodes du Crétacé, haut de près de quinze mètres, les pattes en arches de pont (ce n'est pas mon rêve qui a inventé l'espèce, demandez à n'importe quel paléontologue ; en revanche, il appartient à mon rêve, et sans doute à quelque illustrateur qui l'a inspiré, de lui prêter des écailles d'un gris légèrement argenté). Ce cinéaste n'a aucune raison de se priver de tourner à travers les États-Unis en compagnie d'une créature si phénoménale. Il ne semble pas avoir particulièrement besoin d'une équipe autour de lui, comme si ce géant étant un fidèle toutou. La seule idée de cette

tournée me fait voir de grands espaces américains, de grandes routes à travers le désert.

Que j'y sois présent en chair et en os ou par la pensée, j'observe, entre fin de journée et début de soirée (l'heure du rêve suit manifestement celle de veille : l'heure d'été), la cour étroite d'un vieux corps de ferme reconverti en salle culturelle et festive de province, un lieu d'allure plus européenne qu'américaine, mais qui je crois va accueillir la tournée ce soir. Mais comment un tel Titan pourrait-il rentrer dans cette petite ferme ?

II

Un reportage exceptionnel du journal télévisé sur les monstres. L'envoyé spécial filme Place de la République à Lille, dans le chien et loup gris de l'aube ou du crépuscule, en hiver au vu des arbres dénudés.

Les monstres, au nombre de quatre, reposent dans une voiture abandonnée sur le pavé de la place, sur l'esplanade entourant la fontaine. Presque humains, tous mâles, les cheveux bruns ou blonds, habillés en cuir comme des voyous, ils ont la peau bleue sombre, des yeux jaunes et fendus comme ceux des reptiles, de longues dents carnassières que découvre un rictus sardonique. Ils gisent, comme morts, sur les fauteuils de la voiture, suggérant l'idée d'un accident.

Pourtant, le plan suivant montre celui qui semble être le chef, celui au cheveux noirs dégarnis, interviewé face caméra, debout devant le capot de la voiture. Il parle dans le micro d'une voix douce et appuyant ses propos de hochements de têtes très expressifs :

—Les monstres sont importants, sans eux il n'y aurait pas de morts, et...

Je ne sus jamais la fin de la phrase.

Apparitions oniriques

Je sors par quelque passage dans un autre monde, un nouveau Pays d'Alice, dans un grand jardin très ordonné à la mode du dix-huitième siècle, avec de hautes haies de buis comme dans un labyrinthe du merveilleux victorien ; ce jardin est noyé de brume et de rosée dans une ambiance matinale.

Dès la sortie du passage je me trouve à courir dans l'allée centrale à la suite d'un groupe de personnages vêtus de blancs des pieds à la tête, des souliers à guêtres au tricorne, ou du bas de la robe au chapeau pour les dames ; outre leurs vêtements et leurs cheveux poudrés de blancs, leur visage, pour ce que je peux en deviner, est couvert d'un épais fard blanc, complétant leur apparence fantomatique. Tout en courant d'une démarche un peu penchée vers la droite, ils poussent de grands cris lents et doux qui ressemblent à des hululements humains. Courant après eux sans savoir pourquoi, même notre pas de course me semble amorti par une espèce de ouate, d'une lenteur paradoxale.

Deux rêves vampiriques

I

Nosferatu, sous ses traits fixés dans mon esprit d'enfant, ceux émaciés, pâles et inquiétants de Klaus Kinski, suce le sang d'un pauvre dormeur, mais non par le cou, au contraire par les pieds nus, laissés découverts par le drap. Comme dans le film d'Herzog, il cesse son repas macabre et tourne la tête, vers la gauche car j'ai découvert cette image iconique inversée dans un détournement humoristique, et mon rêve montre ma naïveté de qui n'a vu aucun *Nosferatu* : aucune aube ne se montre dans cette chambre sans fenêtre et la lumière vient du côté opposé au regard du vampire, juste derrière lui, de l'éclairage de la maison par la porte ouverte, juste au pied du lit à droite, éclairage par ailleurs blafard et ne perçant guère la pénombre de la chambre.

Le vampire disparaît en une fraction de seconde dans un truquage à la Méliès. C'est que le colocataire de la victime entre. Je ne sais quelle affaire mène ce grand jeune homme dans la chambre, mais il ne fait aucune attention au dormeur et ne remarque rien.

À l'époque, j'ignorais la légende arabe du Pali qui suce par les pieds le sang des nomades endormis dans le désert.

II

Deux policiers de quelque Babylone future, un homme et une femme, ont décidé de patrouiller dans une forêt en bordure de la ville, supposée hantée par un gang de vampires. Les malheureux l'ont payés de leur vie.

Le chef des vampires, très rock, albinos aux cheveux longs, trench-coat et lunettes de soleil, prend congé de ses camarades et monte dans sa voiture pour je ne sais quelle destination à travers la forêt. Il s'avère alors que sur la pente doucement montante des bois, sur une route rectiligne qui n'a rien d'une sente perdue, il peut rouler en plein jour, quand même le soleil est entièrement visible, encore un peu orangé, au-dessus de l'horizon.

Mais comment fait-il ? Simple : il suffit d'un store translucide noir sur son pare-brise, face au soleil, sans même besoin de couvrir les autres vitres. Ravissant de simplicité.

Rêves et cauchemars dégenrés de l'enfance

Petit garçon, bien longtemps avant la puberté, vers huit ans, je rêvai plusieurs fois que des seins féminins me poussaient naturellement, et que cela me plaisait. Je me voyais danser nu devant le miroir de ma salle de bain pour admirer mes jeunes seins, en chantant de ma voix de fauvette qui se montrait alors très appropriée.

Dans un autre rêve cette affaire de transidentité intervient au milieu d'un contexte très sombre. En plein sur le parc du centre aéré de nos vacances, par un temps morne et gris, des malfaiteurs au look outrancier mais néanmoins terrifiants nous ont capturés, avec des camarades d'école, pour nous enfermer dans un camion à la carrosserie bleue sombre et qui semble déjà énorme de l'extérieur, mais se révèle magiquement plus immense à l'intérieur, ténèbre se perdant dans une fumée bleutée comme fumigènes sous les lumières d'une boîte de nuit glauque. Nous sommes enfermés dans des enclos quadrangulaires entourés de tous côtés d'épais barreaux constitués de rayons lasers orangés, comme ceux qui fermaient les cellules organiques d'un vaisseau spatial dans un dessin animé de science-fiction à la mode en ces années-là. Dans cette prison je me vois de l'extérieur, nu dans mon enclos avec mes seins de fille, criant au secours d'une voix suraiguë.

Lituanie, de la lumière aux ténèbres

L'été de mes vingt-trois ans bien sonnés, je lisais énormément de mythologie. Inspiré par mon amie Iris Jouanne, bénéficiant du savoir universitaire de son réseau, je n'aimais rien tant que me frotter aux sources des belles histoires adaptées littérairement pour des enfants comme celui que j'avais été. Cet été ce fut entre autre le cas de la mythologie lituanienne, à travers un essai aride mais passionnant de Greimas et des contes littérisés de Milosz et de Jean Mauclair. Il s'ensuivit qu'au cours de l'été je rêvai trois fois de la Lituanie, plongeant progressivement de la lumière aux ténèbres.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une hallucination hypnagogique mais bien d'une image saisie au cœur du rêve, ce n'est qu'un portrait statique. Mais quelle splendeur ! C'est au moins, pour ce qu'on sait, l'une des deux pochettes de vinyles que la dessinatrice Iris Jouanne a tiré d'un rêve d'ami, mais personne n'a reconnu dans sa *Dame Soleil* la déesse Saûlé, soleil personnifié des anciens lituaniens, et que leurs descendants eux-même n'auraient de toute façon jamais reconnue sur la pochette.

Ma Saûlé, divine géante, se tient appuyée aux branches maîtresses d'un arbre. Elle est vêtue d'une chemise jaune solaire, ses longs cheveux noirs et lisses flottent derrière elle dans le vent, ses beaux traits sont un peu estompés par le flou artistique du rêve. Ses jambes, prises dans un pantalon noir, s'étirent démesurément, souples comme des serpents, au point de joindre, bien que les distances apparentes du rêves soient bien trop courtes, le haut du ciel au rebord oriental de la terre, où ses pieds chaussés de bottines reposent au sommet d'une petite butte herbeuse et couronnées de boqueteaux au fond d'un grand parc. Les branches d'arbres auxquelles elles s'appuient poussent de ses propres chevilles, partie intégrante de son corps divin.

II

Une amie belge et son père, avec qui j'ai souvent écumé des festivals en Belgique et en Allemagne, partent en voyage en Lituanie, en voiture, depuis leur petite ville du Brabant-Wallon. Ils m'invitent à les rejoindre sur place. Il me vient de la Lituanie des images magnifiques de villages illuminés la nuit dans le style fauve d'un autre Van Gogh.

J'ai alors la lubie délirante de faire la route à pied depuis Lille. Engagé sur les talus hauts, escarpés et dangereux au bords du périphérique, d'une passerelle à l'autre dans la vacarme des voitures en contrebas, je me rend compte que je ne pourrais jamais traverser l'Europe à pied. Mon aventure finit avant de commencer : à peine engagé sur le périphérique, même pas sorti de Lille, je rebrousse chemin.

Dans la somme des rêves partagés entre amis grâce au travail d'Iris, il est fréquent qu'avortent les grandes aventures ; mais c'est généralement à contrecœur, par la cruauté du réveil. Pour que je renonce de moi-même à celle-ci, même inconscient, c'est qu'elle devait être comme qui dirait un plan foireux.

III

Un peu de contexte diurne : la rentrée universitaire de mes vingt-trois ans bien entamés va se passer dans un retour en première année, pour passer le temps à côté d'un concours, après l'échec lamentable de ma quatrième année. Je suis hanté par un sentiment coupable de régression et angoissé à l'idée de fréquenter sur les même bancs des jeunes fraîchement débarqués du lycée. C'est au point que dans mes souvenirs une salle de travaux dirigés est la copie conforme d'une salle de classe vieillotte et poussiéreuse du collège où j'ai passé ma sixième et que les étudiants s'y comportent littéralement comme des collégiens ; autour de nos tables placées en rectangle, je me trouve pris au milieu d'une bataille de boulettes de papier lancées avec ces traditionnelles frondes bricolées à partir d'effaceurs, et je râle au milieu des rires gras.

Il convient d'ajouter qu'au tout début de l'été j'ai enfin vu le film *Trainspotting* de Danny Boyle, qui m'a retourné malgré ma bonne résistance au glauque.

Ce qui devait arriver arrive : je rêve d'une belle idylle avec une gentille jeune fille de ma promo dont le nom est encore plus beau que le visage : Lituanie. Mais c'est le seul détail poétique du rêve : comme le pathétique anti-héros du film de Danny Boyle, je ne tarde pas à réaliser que Lituanie est mineure.

Tous ces cauchemars de rentrée paraîtraient ridicules le moment venu. Et puis ces angoisses triviales s'oublient, pas la force des mots et des images : même si ça peut arriver très banalement dans la vraie vie, une jeune fille prénommée Lituanie, dans la logique du rêve, ça suffit à recréer la magie du mythe !

Tels sont par trois mes souvenirs de voyage sans carbone dans un pays où je n'arrivais même pas à voyager en rêve.

L'humour noir du cauchemar a dénoué les grappes florales des liens du sang

Comment ai-je pu rêver que ma famille si honnête devienne une bande de criminels ? Que ma mère si douce et bonne soit la meneuse d'une sordide affaire de meurtre, après avoir elle-même assassiné un pauvre homme ?

J'espionne au moyen d'un artefact droit venu d'une lecture passionnante dans laquelle je viens de m'engager et que le cinéma n'a pas encore popularisé : l'anneau qui rend invisible dans *Le Seigneur des Anneaux*. De nuit, dans la cour d'une maison où nous n'avons réellement jamais habités, ma mère, secondée de mon père et de mon grand frère, jette le cadavre dans un coffre. On dirait qu'elle s'est livrée dessus à une cuisine anthropophage, et que la chair du cadavre a été hachée sans altérer la forme du corps, avant d'être gratinée au moyen de fromage, de purée de pomme de terre et de boulettes de viande (humaine ?). Maman a-t-elle voulu présenter une version anthropophage du savoureux hachis parmentier qu'elle nous sert régulièrement ? En tout cas cette vue n'éveille en moi aucun appétit cannibale et m'évoque plutôt l'image de mon pire traumatisme télévisuel : le corps brûlé au dernier degré de la mère du héros dans l'anime *Le Tombeau des lucioles* ; il semble que la louche couleur violacée des boulettes de viande encourage cette association d'idée morbide.

Le coffre toujours ouvert, Maman entreprend, pour je ne sais quelle raison, d'inciser le ventre de sa victime au moyen d'un scalpel. Mais le ventre, très élastique, résiste. Par le réveil ou par la digression, ce mauvais thriller s'achève sur un échec criminel.

Un cauchemar d'une vie n'a pas toujours d'humour

ou

Désespérément sérieux avant dix-sept ans

Passant par une banlieue de lotissements ouvriers, je suis alerté par la porte ouverte d'une maison. Passant le seuil, mon inquiétude redouble à la vue du berceau où dort du sommeil du juste un bébé, dans le vestibule, juste derrière la porte ouverte, à la merci de n'importe quel animal, jusqu'au plus dangereux qu'est l'humain.

Levant les yeux vers le fond du vestibule, au pied de l'escalier menant à l'étage, j'y aperçois une petite fille d'une huitaine ou d'une dizaine d'année qui me regarde en silence de ses yeux bouffis de sommeil. Investi de mon sens des responsabilités, car dans ce cauchemar qui certes puise à l'enfance j'ai une vingtaine d'années comme dans la vraie vie, je demande à la fillette d'aller chercher un adulte de la famille. Elle remonte, et lorsqu'elle redescend son père —je sais spontanément que la famille est monoparentale— l'accompagne en titubant : débraillé, mal en point, le cheveux rare et gris en bataille, le regard vitreux, il porte tous les stigmates de l'alcoolisme. Qu'il a mauvais, surtout au réveil de sieste : lorsque je lui demande poliment de mettre son enfant à l'abri, il me rétorque sèchement de me

mêler de ce qui me regarde, et remonte aussitôt reprendre sa sieste. Interloqué, je n'insiste pas et lève à mon tour le camp.

Comme cette affaire m'a travaillé toute la journée, je retourne sur les lieux au soir, quand le crépuscule tourne en une nuit bleue. Je ne retrouve plus le quartier, et trouve à la place un terrain vague étendu à perte de vue, au sol nu, stérile, sans un brin d'herbe ; sur des mamelons à quelque distance se dresse une forêt d'arbres morts. Tout ce décor sinistre et la scène d'effroi qui va y prendre place auront du début à la fin un trait irréel comme les dessins vus dans le même rêves, en pleines doubles pages de revues, notamment l'image d'une assemblée de géants monstrueux mais altiers dans le même décor de désolation nocturne, de forêts mortes sur un sol stérile, après une autre grande image m'évoquant un exode catastrophique par les routes, sous un louche ciel orangé, avec des escargots géants aux yeux de cartoons parmi les voitures embouteillées.

La famille de tout à l'heure apparaît, transfigurée, dans sa fuite hors du bois mort. Le père a rajeuni, des cheveux brun lui ont repoussés en même temps que lui poussait un petit collier de barbe, il est peigné et habillé proprement, bien portant, l'aspect d'un digne père de famille, déterminé à mettre sa famille à l'abri du Mal. Il entraîne par la main sa fille qui entraîne elle-même son petit frère, lequel, en chemin inverse du père, lui qui ne marchait pas encore dans la journée, a grandi jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, des cheveux brun lui ayant même poussés. Il se laisse traîner presque à reculons, regardant en arrière avec un air d'épouvante.

L'abomination qui les poursuit sort à son tour de la forêt morte. Un monstre rampant gigantesque, dont le corps bruns évoque une énorme limace plissée d'obésité, mais dont la face presque humaine est un cauchemar récurrent d'enfance : casquée d'une épaisse tignasse emmêlée d'un roux presque rouge, les mâchoires plantées de longues dents aiguës et très espacées, et surtout, surtout, les orbites entièrement vides. Celles-ci ne le gênent pas dans sa poursuite, ne le rendent pas aveugles. Il tend vers le petit garçon un bras unique, long, très mince et dépourvu d'articulations, dont le cartilage ne peut que se courber très légèrement, mais que terminent trois gros doigts griffus, tandis que sa bouche, dans un sourire cruel montrant bien les dents, dérangeant car trop humain dans cette hure, fredonne une vocalise douce, une suite de *la la la*, comme pour amadouer sa victime.

Je ne sus jamais la suite de l'histoire.

Le cauchemar récurrent du monstre aux orbites vides est la preuve qu'aux yeux d'un très jeune enfant, un détournement humoristique idiot dans une bête revue destinée à son jeune âge est capable de rendre bien plus terrifiant que d'origine un monstre de série B qui fait rire les adultes et les ados jouant aux adultes. Celui que mon souvenir a déformé pendant vingt ans, jusqu'à ne garder que sa hure, et encore les dents un peu limées, dans le rêve que je viens de raconter, et que je n'ai jamais imaginé femelle jusque dans ce même rêve mais au contraire toujours mâle, venait du film *House* réalisé en 1986 par Steve Minner : femme-démon aux défenses porcines qui prend l'apparence de l'ex-femme du héros, agresse en plein

jour, représente un vrai danger de mort mais semble quasiment impossible à tuer, même découpée en morceau et enterrée. Ce résumé peut suffire à vous terrifier si vous le lisez innocemment, en vous figurant qu'il pourrait être celui d'une nouvelle fantastique ou d'un conte populaire : force est d'admettre qu'il ne rend pas très bien à l'écran, dans un film qui après tout relève volontairement de la comédie d'horreur, et une séquence qui ne prétend guère que pasticher *Evil Dead* de Sam Raimi (et il est vrai en outre que je n'ai vu *House* qu'à vingt-trois ans).

Mais le bête détournement pour enfant, non seulement révélait, par un gros plan photographique sur la hure du monstre, sans mouvement, que le maquillage était de qualité, mais surtout, pour la blague la plus désolante possible à base de spéléologie et de médecine oculaire dans la série des « petits métiers de l'horreur », le genre de blague qui est le vrai cauchemar des aficionados du genre car capable d'en ruiner tout frisson, allait créer de toutes pièces une image qui me hanterait jusqu'à l'âge adulte : les orbites vides dans une face bien en chair.

Comme on peut être désespérément sérieux avant dix-sept ans !

Comme je l'ai dit, j'ai enfin vu *House* à vingt-trois ans, dissipant une vie de fantasmes, comme vous en dissiperez peut-être quelques minutes sur votre moteur de recherche d'images. Depuis, pas tout de suite, heureusement ! la créature aux orbites vides a déserté mes rêves, j'ai perdu un ami de ténèbres.

Quelques anecdotes en guise de postface :

L'une des légende gravitant autour de l'Espace Autogéré du Radeau rapporte, au sujet du second des *deux rêves documentaires*, que la cinéaste Oriane Debeurme, grand amour d'Iris Jouanne après l'avoir traumatisée enfant de ses films d'épouvante, aurait adapté ce cauchemar en court-métrage à l'époque où le Groupe Surréaliste du Radeau n'existait même pas en pensée, où ses fondatrices Iris et Zoé était encore enfants, tout comme le rêveur. Celui-ci, le propre neveu de la cinéaste, ne devait croiser la route du G.S.R. que par un hasard extraordinaire, encore que peut-être provoqué par une toile à la fois vaste et serrée de liens artistiques et militants.

Selon les même légendes, ce ne serait pas le seul rêve, parmi ceux réunis dans le présent volume, à s'être vu adapté des années avant la formation du G.S.R., après que tous aient été recueillis par divers artistes à la source de l'enfance.

On raconte bien des choses autour du Radeau.

Néanmoins, au sujet des rêves adaptés par le G.S.R. et ses artistes eux-même, il est attesté dans les publications précédentes des Presses qu'Iris Jouanne, sous sa casquette de dessinatrice, a tiré *au moins* une autre pochette de vinyle d'un rêve d'ami, après l'album *Dame Soleil* du groupe de

folk rock et de folk black metal anarchiste (!) de son cousin et de sa belle-cousine, A Child Founded in the Woods, pochette dont personne n'aurait deviné, sans le récit de rêve que vous avez lu, l'arrière-plan mythologique lituanien. L'autre pochette onirique est donc discrètement évoquée dans *Vieille ou Nouvelle Aventure*, le conte canonique, qui occupe le premier tome de la plaquette avant les *rêves retranchés*.

Terminons par le moins anecdotique au regard des obsessions des Poètes du Radeau.

De précédents récits de rêves éclairaient explicitement la source de poèmes en écriture automatique de Camille Contrais : voir *Vieille ou Nouvelle Aventure*, volume II, et *Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?* Ici, la lectrice, le lecteur du recueil musical de Contrais, *Radio pirate : bande-poésie originale pour rêves rock et cauchemars pop* (les Presses du Radeau, 2024), auront reconnu une réminiscence du cauchemar d'enfance qu'aurait adaptée la tante Oriane dans le poème illustrant le morceau *Lost Highway (Exit)* d'Imminent Starvation.

De même, la lectrice, la lecteur d'une autre œuvre musicale, *Le Froid printemps des dragons*, recueil de contes d'Iris pour le disque du même nom de la Mangrove aux Méduses (précisons que ce dernier n'est pas réédité aux Presses et doit assurément être considéré comme perdu, comme le court-métrage d'Oriane), seront peut-être intriguées par la récurrence sous une forme un peu différente de la fameuse « créature aux orbites vides » entre le « cauchemar sans humour » du présent recueil et le conte

d'Iris, *Gare perdue*. Il faut alors prendre en compte quatre fait :

Le premier, sous-jacent dans cette postface après avoir été suffisamment commenté par les Presses (voir les recueil oniriques d'Iris Jouanne, mais aussi l'avant-propos de la collaboration entre MG et Camille Contrais, *Jardin surréaliste, villes Dada*, les Presses du Radeau, 2025), est l'entremêlement des rêves, des rêveries et des créations automatiques, sans même nécessiter des emprunts conscients, entre les nombreux membres et satellites du G.S.R.

Prendre en compte aussi le fait que les poètes du G.S.R., Iris comprise, n'ont que rarement cité leurs sources.

Que les contes du *Froid printemps des dragons* ont souvent un narrateur masculin.

Enfin que même dans un récit de rêve anonyme, même brut, comme d'ailleurs dans une conversation courante, un narrateur genré au masculin ne veut plus rien dire à l'heure actuelle

Au sujet du « cauchemar sans humour » ou « désespérément sérieux avant dix-sept ans », l'équipe actuelle des Presses confesse ne pas en savoir plus long, Iris elle-même ayant conservé le mystère.